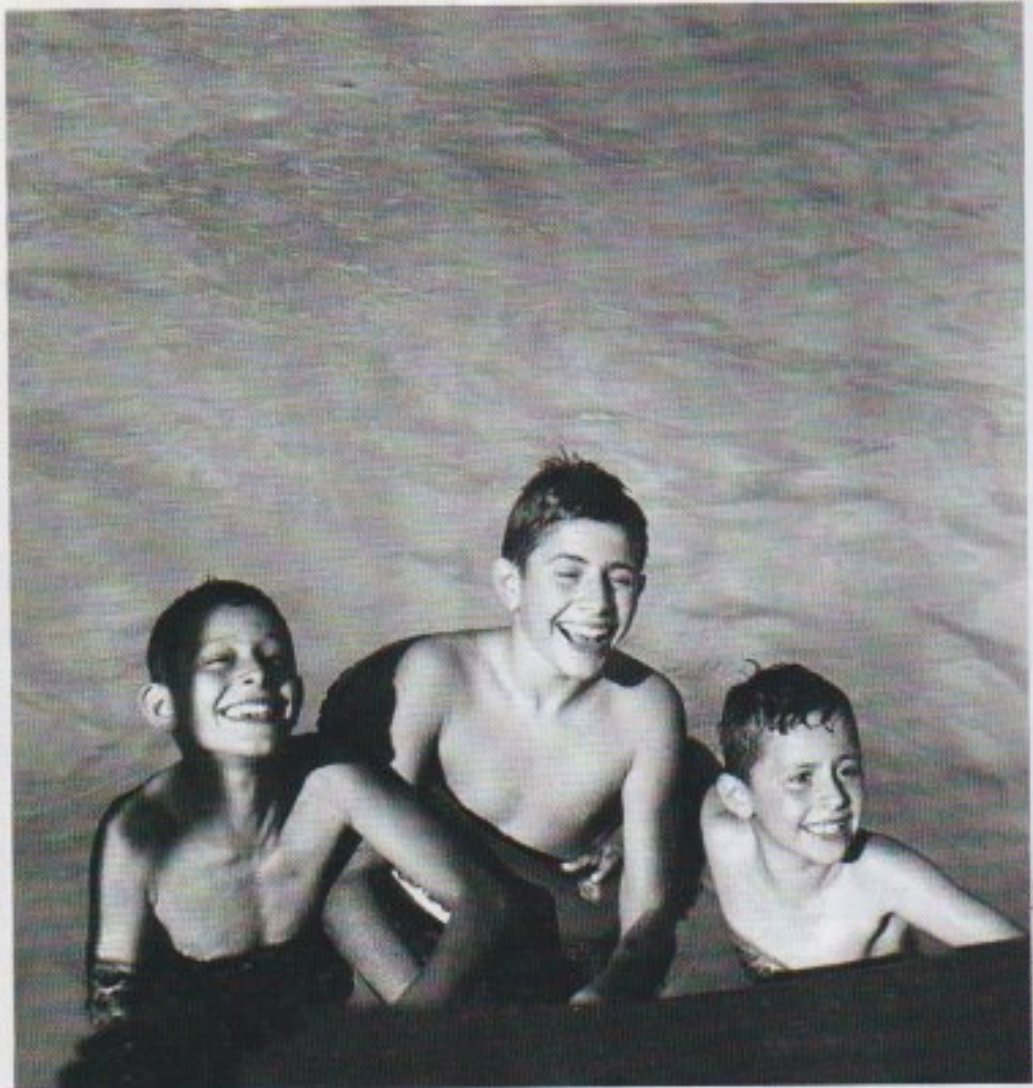


*Le mensonge de Claude*

Difficile d'en citer ne serait-ce qu'un dans les sept cents pages de ces deux récits autobiographiques. Tout ne s'y est sans doute pas toujours passé tel que je le décris, mais tout y est fidèle au souvenir que je garde de l'ivresse qui nous gagna, au sortir du printemps 1968, jusqu'à l'orgie érotico-marchande des années 1980. Je me suis éveillé au monde dans un tel climat de rejet de l'autorité parentale, de la discipline scolaire, de l'obéissance sociale ! Et notre avenir social, professionnel et national semblait si largement assuré que notre jeunesse s'est nimbée d'un climat envoûtant de fiction. Tant de versions de nous-mêmes semblaient possibles que nous n'éprouvions pas même le besoin de choisir entre elles.

C'est ce nimbe que j'ai voulu rendre, plus que l'exactitude policière des faits. On se croyait les héros d'une superproduction délirante, plus que d'un journal intime raisonné. Comment garantirais-je l'absolue exactitude des faits rapportés dans les deux premiers volets de cet autoroman de formation ? Ils nous semblaient déjà semi-fictifs quand nous les vivions...

◀ Claude Arnaud  
et ses deux frères aînés.

*paroles d'écrivain*

Par Claude Arnaud

## Des hétéroportraits

J'ai longtemps vu dans le fait d'écrire sur soi un manque d'imagination, et dans le recours systématique au je un acte réflexe propre à l'essor de l'individualisme de masse. Je préférais démonter et rebâtir des personnalités aussi complexes que Cocteau et Chamfort, me demander « Qui dit je en nous ? » en analysant les ressorts existentiels d'imposteurs, d'espions ou d'autotransformateurs. Déjà anxieux de traduire mes expériences vitales contradictoires en un ensemble narratif cohérent, je préférais emprunter des masques fictifs.

C'est en voyant le temps de ma jeunesse devenir une référence « historique » intimidante que j'ai eu envie d'aborder plus

directement le sujet. Je devinais qu'en restituant ces années 1970 je trouverais des clés pour me comprendre, tout en aidant mes cadets à s'y retrouver dans une période que leurs parents eux-mêmes mythifient volontiers. En reconstituant le magma familial menacé par la folie où j'ai grandi, je voulais ramener à la vie mes deux frères aînés, si marquants pour moi, mais aussi tous ceux que nous avons laissés sur le carreau alors, victimes de la radicalisation idéologique, de l'abus d'hallucinogènes ou d'une marginalisation délibérée. L'autobiographie serait autant d'hétéroportraits.

Mais je n'imaginai pas un instant écrire des souvenirs ou des mémoires. Je ne voulais pas être de ces adultes qui reviennent sur leurs

années de formation, avec toutes les certitudes rétrospectives que la vie nous prête. J'attendais un déclic pour échapper au processus de remémoration volontaire qui donne à tant de « récits de soi » des airs de course logique ; j'avais grandi dans une époque chaotique, je devais rendre sa rage autodestructrice, à travers mes propres dérives.

La maladie m'aida. Confiné dans une chambre d'hôpital remplie de vieillards, au sortir d'une opération, je réappris à vivre dans un bâtiment aussi neutre et anonyme que celui où j'avais grandi, aux lisières de Paris. Soudain jaillirent, avec une profusion déroutante, des milliers de souvenirs d'enfance que j'éprouvais le besoin de consigner jusqu'au milieu de la nuit, malgré mon état